

## La zone d'intérêt

Le mystérieux Jonathan Glazer, réalisateur britannique à la filmographie étrange, revient après 10 ans d'absence avec son nouveau long-métrage, *The Zone of Interest*, littéralement *La Zone d'Intérêt* en français. Il avait précédemment réalisé *Birth* en 2004 et *Under the skin* en 2013, soit une décennie d'attente entre chaque film. Alors que ses deux précédents films abordaient les sujets de la réincarnation et de la vie extra-terrestre, des thèmes fantastiques, Glazer ose un film historique sur la zone d'intérêt économique d'Auschwitz avec cette adaptation du livre éponyme de Martin Amis. Une évolution surprenante qui lui a permis de décrocher le Grand Prix du festival de Cannes, il y a quelques mois, lors de sa 76e édition. Le film relate l'histoire de la famille, du malheureusement connu, Rudolf Höss (interprété par Christian Friedel), commandant du camp d'extermination d'Auschwitz, et son quotidien avec sa femme Hedwig (interprétée par Sandra Hüller) et leurs enfants dans cette vie idyllique, à côté du camp de la mort. Celui-ci ne nous est jamais montré entièrement, ni tout court d'ailleurs puisque que le camp n'est filmé qu'en hors-champ, nous sommes alors pris à témoin de cette horreur depuis le domaine de la famille Höss, de cette zone d'intérêt. Le génie de *The Zone of Interest* est dans la manière dont nous est montrée la Shoah dans ce film. Alors que d'autres films représentent l'horreur des camps depuis l'intérieur, comme par exemple *Le fils de Saul* (2015), Jonathan Glazer rend compte de cette horreur depuis l'extérieur du camp, à travers les yeux des personnages qui n'ont pas l'air de réellement comprendre, l'ampleur des actes commis de l'autre côté du mur. Grâce à l'utilisation de nombreuses caméras couvrant chaque angle, et à la netteté presque dérangement de l'image, toutes les scènes sont alors d'un grand réalisme, les acteurs jouant en temps réel à la manière d'un plan-séquence. Nous, spectateurs, sommes alors pris à témoin de ces scènes depuis les angles des pièces de cette maison, nous rendant ainsi complice de cette ignominie. Alors que l'horreur n'est pas montrée à l'image, les sons nous mettent à l'épreuve dans ce film. Chaque moment du quotidien de cette famille allemande est accompagné de cris, d'aboiements et de coups de feu provenant du camp, ne nous laissant alors jamais le temps d'oublier ce qui se passe à côté. On pourrait alors penser que lorsque la nuit tombe, le camp de l'horreur se manifeste moins, mais c'est là que la lumière rouge aveuglante, provenant des cheminées intervient et nous réveille en pleine nuit, l'odeur inodore des cheminées pour nous spectateurs est facilement devinable et vite insupportable. Les personnages ont alors un rôle très important dans la mise en scène de cette horreur. Hedwig, la femme de Höss est glaçante tout au long du film, elle se montre insensible aux bruits, aux odeurs qui l'entourent. Cet extérieur du camp est pour elle un tel havre de paix qu'elle est prête à tout pour ne pas le quitter. On ne peut alors que comprendre les propos de Sandra Hüller qui n'a pas cherché à assimiler la psychologie de son personnage pour l'incarner. Alors que l'insensibilité du personnage d'Hedwig crève l'écran, celle du réel monstre de l'Histoire, Rudolf Höss, est plus dissimulée. D'une apparence assez humaine, proche de ses enfants, parlant peu de ce qu'il fait au camp. On oublie assez vite que c'est lui qui mène les opérations. Certaines scènes lèvent le voile sur ce personnage, notamment lorsqu'il appelle sa femme en pleine nuit, alors qu'il participe à un bal, et partage ses réflexions sur la manière de procéder pour gazer toute la salle en lui soumettant les difficultés techniques qu'il pourrait rencontrer. Ou lorsqu'un industriel, qui a besoin de main d'œuvre, s'inquiète que Höss ne gaze tous les prisonniers. Ces moments, aussi brefs soient-ils, révèlent la psychologie du personnage : un ingénieur préoccupé par le rendement, qui ne s'intéresse pas à qui il gaze, mais combien il en gaze. Seul le chiffre compte pour lui. Efficacité et rapidité, tels sont ses mots d'ordre. On peut également souligner le côté expérimental du film, déjà présent dans ses précédents longs-métrages. Avec l'étonnante utilisation d'une caméra thermique, Glazer filme plusieurs séquences, hors du temps, en image négative, entre rêve et réalité, elles sont accompagnées d'une musique expérimentale inquiétante de la compositrice Mica Levi. En

somme, *The Zone of Interest* est un excellent film, de Jonathan Glazer jouant d'une sublime manière sur le hors-champ et sur la personnalité des personnages. Le film apporte ainsi une tout autre façon de montrer les camps de la mort, et une nouvelle vision sur ce qu'il faut montrer ou non au cinéma. Le film restera, sans aucun doute, dans les annales et sera au cœur des débats lors de sa sortie prévue début 2024.